

# LA « WALKYRIE » A L'OPÉRA

On a trop parlé, ces jours-ci, de Richard Wagner, de son théâtre et, notamment, de la *Valkyrie*, dont s'achève, à l'Opéra, tandis que je prends la plume, l'imparfaite et triomphale représentation, pour qu'un long préambule soit ici nécessaire. J'aime mieux consacrer la place entière qui m'est réservée à un tableau précis de l'œuvre profonde, humaine, aux immenses horizons, offerte aux Parisiens pour la première fois. Il en faut éléver la sublimité au-dessus des contingences germaniques ; il la faut comprendre intimement afin de la sentir en sa magnificence, en son émouvante gravité.



Un épouvantable ouragan fait rage à travers la campagne au moment où la vision commence. La pluie tombe à torrents ; les tonnerres s'entrechoquent ; les éclairs jaillissent ; on dirait que toute la nature va s'écroulant. Les contrebasses et les violoncelles dessinent un rythme accéléré, en notes également éperdues et mordues sur la corde, accentué, ça et là, de petits traits ascendants, haletants, sourds et brasques. C'est la rafale exas-

pendre. Les fois, les cors, les tubas emmènent par deques leurs sonorités déchirantes. Nous croyons une seconde que l'apaisement se produit. Nullement. La tempête redouble. Le thème de l'incantation du tonnerre de l'*Oreille du Rhin* éclate aux curres furieusement. Les tubas grésissent et grondent, et les contrebasses continuent à dessiner obstinément le rythme cinglé de la rafale. Ce prélude dramatique, d'une aiguë et saisissante vérité, le mérite de nous jeter en plein milieu d'enjeux. Et le rideau se lève.

Nous voici dans la sauvage demeure d'un chef de tribu aux temps légendaires : une salle rustique dont le trone énorme d'un frêne fait le centre et supporte le tout. Au dehors, des nuées crevées, la pluie implacable ruisselle, ruisselle encore. Ah! quelle journée de malédiction ! Les aïs de la charpente craquent ou sent au-dessus de la toiture, les branches non émondées du vaste arbre se débattent au vent fracassant. Personne en dehors bâillant, où la flamme de l'âtre laisse voir vaguement accrochés par plages, des armes, des filets, quelques ustensiles des peaux de bêtes.

Le quatuor exhale des plaintes étouffées, les violons se repandent en dissonances dominicaines lorsqu'un homme, tout à coup, se precipite, hagard, haillon-

neux, demi-mort. Il a regardé autour de lui, implorant asile, et, sans force, il s'en vient tomber auprès du foyer. Dans la chambre voisine, échauasse sur trois marches de maîtresse du logis s'est retirée. Au bruit qui l'alarme, elle accourt.

Un homme est chez elle — un homme qui n'est point son mari. A-t-il cessé de vivre ?

Non : son cœur bat sous son sayon de cuir taillade de coups d'épée. Il est sans armes. « De l'eau, de l'eau ! » murmure l'inconnu. Elle va puiser de l'eau à la source, elle le rappelle à l'avie. « Où suis-je, et qui es-tu ? lui demande-t-il. Où t'ai-je porté, secours ? » Simplement, elle répond : « C'est ici la demeure de Hunding et je suis sa femme. — Désarmé et blesse comme je suis, ton seigneur ne me refusera pas l'hospitalité, sans doute. »

La jeune femme soupire, et tous les deux de nouveau s'envisagent longuement, saisisse elle de pitié profonde, lui de reconnaissance attendrie. Un solo de violoncelle exprime délicieusement ce qu'ils ne sauraient avouer, et ce qui s'accorde dans leur cœur, et quatre violoncelles commentent, à leur tour, la douce confidence. La scène est construite sur le thème d'amour qui se développera très largement par la suite et auquel s'ajoutent d'autres motifs, notamment ceux de la noblesses et de l'héroïsme des Velsungs, ou des terrestres de Wotan. Mais ce n'est pas le lieu de relever avec minutie l'emploi des thèmes représentatifs dans la forme symphonique et je me bornerai, à cet égard, aux indications essentielles.

Un point certain c'est que, dès le début, les caractères sont merveilleusement présentes. A peine avez-vous entrevu Siegmund et Sieglinde que déjà nous les connaissons. « Ah ! » dit Siegmund, je n'aurais jamais fui si mon bouclier et mon glaive m'avaient aussi bien servi que mon bras. Sieglinde tient en ses mains la corne d'hydromel qu'un hôte vide avec son hôte. C'est l'amitié qu'ils croient boire entre eux, et c'est l'amour qu'ils boivent. La sacrifiée mariée par force à l'homme qu'elle hait, c'est Sieglinde. Siegmund est le héros sur qui la fatalité pese. Adieu ! s'écrie le jeune homme, s'apercevant que la tourmente est passée. Je ne veux point être funeste — Va, ne crains rien. Tu ne seras pas funeste en la maison habilitée du malheur... »

Ainsi, à chaque parole prononcée leur sympathie passionnée se resserre, à leur risue et la musique le fait sentir. Je ne sais rien de plus vrai que l'accent des personnages de Wagner. Leurs entretiens s'entrecoupent de longs silences où, dans un geste, dans un regard, dans une action inuite soulignée par l'orchestre, leur émotion se traduit et leur ame se livre. Ces silences d'action, durant lesquels la symphonie atteint une sincérité intense expressive, sont une des forces neuves de l'art wagnérien, mais ils exigent impérativement un jeu scénique très précis, et c'est ce qui échappe encore à nos acteurs.

\* \* \*

Cependant, la musique s'assombrit : une fanfare s'annonce, raue et brusque, que, soudain, les tubas rugissent

quand apparaît Hunding. La voix qui se dressa fauconnement dans le cadre de la porte, grand et tragique, armé de fer, le casque en tête, la lance au poing, le bouclier au bras, les yeux brillants barbus, chevelu, rude et fort. A la vue de l'étranger, d'un regard dur, il interroge Sieglinde. « Quel est cet homme ? Je l'ai trouvé mourant auprès du foyer, répond-elle, et je ne lui ai pas refusé l'accueil. — C'est bien, femme. Apprete le souper. » Et, dévisageant son hôte, il fait en lui-même cette remarque qu'il ressemble à Sieglinde bien étrangement.

Autour de la table ronde, faite d'un trone d'arbre coupé, les trois prédestinés sont assis, et Siegmund, questionné, raconte l'histoire de sa jeunesse : « On m'appela le fils de la douleur. Mon père avait nom Welse, ma mère me mit au monde avec une sœur jumelle. De bonne heure j'ai parcouru, sous la conduite de mon père, des pays lointains. Hélas ! quand nous reîmes le chemin familial, la maison était en flammes ; ma mère et moi morte, ma sœur avait disparu. Nous poursuivis par des ennemis, j'ai perdu la trace de mon père... Et la rauque et brusque fanfare sort à chaque instant de l'orchestre, comme pour dénoncer dans Hunding, une ancienne infidélité à ce thème effrayant repliquent. Il est vrai, les thèmes de la pitié et de l'amour de Sieglinde, mais aussi le désespérant motif de la détresse des Velsungs, et manifestement la colère de Hunding s'annexe. Dans ma longue marche, continue Siegmund, j'ai rencontré une jeune fille que ses parents voulaient unir contre son voeu. Ses frères étaient morts à la défense et elles embrassaient leurs cadavres en pleurant. Alors, j'ai pris la place de ses frères : j'ai lutte autant que j'ai pu. »

Hunding, à ce récit, content mal sa rage car c'est à sa propre famille que Siegmund s'est attaqué. « Tu es mon hôte pour cette nuit, finit-il par lui dire, et jusqu'au matin tu me seras sacré, mais tu me rendras raison des larmes, car l'heure nous doit mourir. » Sieglinde fuisse son bras, mais qu'importe ? Sieglinde, en se relevant, sort l'épée, la pousse devant lui, elle ne peut que lever sur Siegmund un regard de compassion et lui montrer d'un geste qu'il ne comprend pas une épée qu'il ne voit point. Le thème de l'héroïsme des Velsungs resonance alors, en opposition avec le sinistre motif de Hunding, au rythme sauvage. Mais patiente ! le thème de l'épée va surgir.

Le jeune héros, resté seul dans la noire nuit, jupes de l'atire qui flambe encore, s'abandonne à son angoisse. « Mon père m'a promis, lui, qu'un jour de la détresse je trouverais une épée de salut. Ou est-elle ? on est-elle celle que je nommerai au malheur ? » Et pourtant du fond de son dessein, il sent se relancer son

courage. En son cœur fleurit l'amour, et le thème du glaive commence à répondre aux échos affaiblis des menaces de Hunding.

La voix de Siegmund s'affirme et s'extalte. Des plaintes de violoncelles s'enveloppent, mais elles va se relevant par degrés au-dessus d'un orchestre toujours acru. A demi couché, le Velsung se redresse. Le motif sauveur grandit, s'élargit, s'impose avec une nette solennité par la voix de la trompette basse. Les violons s'échauffent. Tout se passionne. Dans le trone du frêne brille l'épée en feu — l'épée de la désespoir. Le thème est repris par le hautbois, il semble émerger de tous les points de l'orchestre et il domine tout.

A cet instant, Sieglinde sort de sa chambre, tremblante, venant de verser à Hunding un préauge de léthargie. La fille de Wotan raconte, sur les amples harmonies du thème du Walhall, comment son père, au jour détesté de ses noces, enfonce au cœur du frêne un glaive qu'en doit arracher un vaillant. Ce vaillant sera Siegmund. De nouveau, le motif du glaive sacré s'éveille et résonne. Les amoureux se rapprochent. Plus d'épouvante, un vent frais a poussé la porte. On voit se mirer la lune aux eaux argentées de l'étang.

« Qui est sorti ? interroge avec effroi Sieglinde. — Personne n'est sorti, fait Siegmund, mais quelqu'un est entré : le printemps. Le printemps rit dans la salle, et le printemps c'est l'amour. » Ils sont enlacés dans les bras l'un de l'autre. Imaginez l'ardent frisson des violons et des violoncelles, le murmur des flûtes, le soupir des hautbois, le bourdonnement tendre et vaste de la symphonie. Les frondaisons des arbres se détachent, au loin, sur l'azur étoilé, comme une dentelle sur un pan de lumière. Siegmund chante, en un lied fameux, cette joie printanière qui lui envahit le cœur, et brandit la lame auguste. Ah ! loin de la maison maudite qu'ils portent maintenant leur amour ! Au-dessus d'eux, à perte de vue, sourit le ciel en fête. Et, néanmoins, au milieu de cette ivresse, une tristesse a persisté. Toujours le motif de la malédiction réapparaît sous l'amoureux thème. Cela lui qui a jeté la tempête sur un seuil de misère, la tempête l'achevera.

\* \* \*

Une introduction très agitée, lugubrement retentissante, précède le second acte. Nous sommes en pleines montagnes, dans un site désolé. Des roches abruptes ferment l'horizon sous le ciel orageux, où la tourmente est comme suspendue. Le dieu Wotan est arrivé la armé de sa cuirasse de cuir fanve, ornée de clous d'or, le front couvert du casque aux sombres ailes employées, et la lance de frêne à la main, sur laquelle sont gravées les lois numiques. A son appel, un huit des rochers, la walkyrie Brunhilde accourt, bondissante, en lançant aux échos le cri de guerre des vierges de l'héroïque mort. Que lui veut son père ? Elle se tient devant lui, dans sa cuirasse squamée d'argent et sa tunique blanche, ses longs cheveux débordant à grands flots soyeux de son casque aux blanches ailes.

Il lui dit : « Prends ton cheval, Vierge des batailles. Un noir combat va s'engager entre Siegmund et Hunding. Vole au secours de Siegmund et assure sa victoire. » Et la walkyrie s'éloigne, joyeuse. Mais Wotan lui-même s'apprête à subir de rudes assauts. Voici Fricka, son épouse, sur son char traîné par deux bœufs aux cornes dorées. Besoins de l'amour et du mariage, gardienne de l'ordre et de la fidélité, elle reproche à Wotan de demander, par sa faiblesse, à l'honneur même des dieux. Hélas ! depuis que les Immortels ont touché à l'or du Rhin, leur ruine est fatale. Wotan, pour sa rédemption, attend vainement un héros humain. Le rayonnement de l'or l'a flétrit par avance.

A ces mots, Brunhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle ; Wotan les écarter d'un geste, et voici qu'elles disparaissent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir ; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environné de hautes flammes l'aprè sommeil ou nous, et se combine avec la phrase glorifiante et ménétruese du Walhall, avec le motif marquant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la walkyrie se découvre. « Me voici, mon père. Prononce mon jugement. »

Alors le dieu s'échappe en paroles cruelles : « Tu fus ma créature, et tu as trahi ma volonté. Sois bannie pour toujours de ma présence ; sois exilée du Walhall à jamais... Mortelle, désormais, tu resteras soumise à toutes les lois des mortels. Je t'ensevelirai dans le sommeil, à la merci du premier passant qui vous drera s'emparer de toi... »

A ces mots, Brunhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle ; Wotan les écarter d'un geste, et voici qu'elles disparaissent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir ; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environné de hautes flammes l'aprè sommeil ou nous,

et se combine avec la phrase glorifiante et ménétruese du Walhall, avec le motif marquant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la walkyrie se découvre. « Me voici, mon père. Prononce mon jugement. »

Alors le dieu s'échappe en paroles cruelles : « Tu fus ma créature, et tu as trahi ma volonté. Sois bannie pour toujours de ma présence ; sois exilée du Walhall à jamais... Mortelle, désormais, tu resteras soumise à toutes les lois des mortels. Je t'ensevelirai dans le sommeil, à la merci du premier passant qui vous drera s'emparer de toi... »

A ces mots, Brunhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle ; Wotan les écarter d'un geste, et voici qu'elles disparaissent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir ; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environné de hautes flammes l'aprè sommeil ou nous,

et se combine avec la phrase glorifiante et ménétruese du Walhall, avec le motif marquant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la walkyrie se découvre. « Me voici, mon père. Prononce mon jugement. »

Alors le dieu s'échappe en paroles cruelles : « Tu fus ma créature, et tu as trahi ma volonté. Sois bannie pour toujours de ma présence ; sois exilée du Walhall à jamais... Mortelle, désormais, tu resteras soumise à toutes les lois des mortels. Je t'ensevelirai dans le sommeil, à la merci du premier passant qui vous drera s'emparer de toi... »

A ces mots, Brunhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle ; Wotan les écarter d'un geste, et voici qu'elles disparaissent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir ; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environné de hautes flammes l'aprè sommeil ou nous,

et se combine avec la phrase glorifiante et ménétruese du Walhall, avec le motif marquant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la walkyrie se découvre. « Me voici, mon père. Prononce mon jugement. »

Alors le dieu s'échappe en paroles cruelles : « Tu fut ma créature, et tu as trahi ma volonté. Sois bannie pour toujours de ma présence ; sois exilée du Walhall à jamais... Mortelle, désormais, tu resteras soumise à toutes les lois des mortels. Je t'ensevelirai dans le sommeil, à la merci du premier passant qui vous drera s'emparer de toi... »

A ces mots, Brunhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle ; Wotan les écarter d'un geste, et voici qu'elles disparaissent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir ; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environné de hautes flammes l'aprè sommeil ou nous,

et se combine avec la phrase glorifiante et ménétruese du Walhall, avec le motif marquant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la walkyrie se découvre. « Me voici, mon père. Prononce mon jugement. »

Alors le dieu s'échappe en paroles cruelles : « Tu fut ma créature, et tu as trahi ma volonté. Sois bannie pour toujours de ma présence ; sois exilée du Walhall à jamais... Mortelle, désormais, tu resteras soumise à toutes les lois des mortels. Je t'ensevelirai dans le sommeil, à la merci du premier passant qui vous drera s'emparer de toi... »

A ces mots, Brunhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle ; Wotan les écarter d'un geste, et voici qu'elles disparaissent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir ; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environné de hautes flammes l'aprè sommeil ou nous,

et se combine avec la phrase glorifiante et ménétruese du Walhall, avec le motif marquant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la walkyrie se découvre. « Me voici, mon père. Prononce mon jugement. »

Alors le dieu s'échappe en paroles cruelles : « Tu fut ma créature, et tu as trahi ma volonté. Sois bannie pour toujours de ma présence ; sois exilée du Walhall à jamais... Mortelle, désormais, tu resteras soumise à toutes les lois des mortels. Je t'ensevelirai dans le sommeil, à la merci du premier passant qui vous drera s'emparer de toi... »

A ces mots, Brunhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle ; Wotan les écarter d'un geste, et voici qu'elles disparaissent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir ; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environné de hautes flammes l'aprè sommeil ou nous,

et se combine avec la phrase glorifiante et ménétruese du Walhall, avec le motif marquant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la walkyrie se découvre. « Me voici, mon père. Prononce mon jugement. »

Alors le dieu s'échappe en paroles cruelles : « Tu fut ma créature, et tu as trahi ma volonté. Sois bannie pour toujours de ma présence ; sois exilée du Walhall à jamais... Mortelle, désormais, tu resteras soumise à toutes les lois des mortels. Je t'ensevelirai dans le sommeil, à la merci du premier passant qui vous drera s'emparer de toi... »

A ces mots, Brunhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle ; Wotan les écarter d'un geste, et voici qu'elles disparaissent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir ; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environné de hautes flammes l'aprè sommeil ou nous,

et se combine avec la phrase glorifiante et ménétruese du Walhall, avec le motif marquant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la walkyrie se découvre. « Me voici, mon père. Prononce mon jugement. »

Alors le dieu s'échappe en paroles cruelles : « Tu fut ma créature, et tu as trahi ma volonté. Sois bannie pour toujours de ma présence ; sois exilée du Walhall à jamais... Mortelle, désormais, tu resteras soumise à toutes les lois des mortels. Je t'ensevelirai dans le sommeil, à la merci du premier passant qui vous drera s'emparer de toi... »

A ces mots, Brunhilde est tombée sur le sol, abîmée de terreur. Ses sœurs, bien vainement, essayent d'intercéder pour elle ; Wotan les écarter d'un geste, et voici qu'elles disparaissent toutes à la fois, en tourbillon, au grand galop de leurs chevaux, entre les noirs nuages. Mais Brunhilde, peu à peu, reprend conscience : « Dieu, Wotan, ô père, laisse-toi du moins attendrir ; ne permets pas que je sois le jouet d'un lâche. Environné de hautes flammes l'aprè sommeil ou nous,

et se combine avec la phrase glorifiante et ménétruese du Walhall, avec le motif marquant et martelé de la fidélité aux serments, et le thème sinistre de la fin des Immortels. Et, sortant du groupe de ses compagnes, la walkyrie